

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

169 | 2004

Varia

Une parenté entre marxisme et structuralisme ?

Georges Guille-Escuret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21602>

DOI : 10.4000/lhomme.21602

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2004

Pagination : 187-193

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Georges Guille-Escuret, « Une parenté entre marxisme et structuralisme ? », *L'Homme* [En ligne], 169 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21602> ; DOI : 10.4000/lhomme.21602

Une parenté entre marxisme et structuralisme ?

Georges Guille-Escuret

QU'ON LE VEUILLE OU NON, Claude Meillassoux est un grand ethnologue et un personnage marquant de la discipline. Tous ceux qui ont appris ou enseigné les rudiments de l'anthropologie entre 1968 et 1985 (voire plus tard... en province) s'en souviennent. En fait, lui seul peut en douter, si l'on en juge par quelques brèves remarques de ce livre : par exemple, quand il éprouve le besoin de mentionner l'invitation en provenance d'une institution prestigieuse pour se convaincre que telle ou telle contribution a été entendue. Comme quoi, on peut être un polémiste cassant, âpre et virulent sans baigner pour autant dans l'auto-satisfaction. Une certaine vulnérabilité transparait même devant la froideur qui a commencé à le cerner après la parution de *Femmes, greniers et capitaux*¹, où un passage intitulé « l'inceste inutile » niait l'universalité de la prohibition de l'inceste de façon excessivement cavalière. L'incongruité de l'attaque écorça son autorité : ainsi, une décennie plus tard, sa remarquable *Anthropologie de l'esclavage*², bien que régulièrement citée par les chercheurs anglo-saxons, ne s'est pas tout à fait hissée en France au niveau de notoriété des textes publiés dans les années fastes.

Quelque respect qu'inspire le courage de revenir à l'endroit d'un échec douloureux, ce n'est pas sans appréhension que l'on découvre l'intention de Claude Meillassoux dans l'ouvrage dont il est question ici : reprendre la question où elle est restée et la régler. Appréhension qui, avouons-le, se mue rapidement en une morose perplexité, tant on aurait souhaité profiter de l'occasion pour applaudir ici un des rares universitaires marxistes à ne pas avoir déposé ses convictions aux archives. Les reproches concernant l'ouverture de *Femmes, greniers et capitaux* concernaient moins l'agressivité superflue de son style que l'inconsistance métho-

1. Claude Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, François Maspero, 1975.

2. Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*, Paris, PUF, 1986.

_____ À propos de Claude Meillassoux, *Mythes et limites de l'anthropologie : le sang et les mots*, Lausanne, Éditions Page deux, 2001.

dologique de ses critiques, et, de ce côté, rien n'a changé. Personne ne doutera en effet de sa sincérité quand il affirme remettre en cause des idées et non des personnes. Cependant, la dureté des mots est avant tout dangereuse pour leur auteur, en risquant de se substituer illusoirement à la puissance intrinsèque de l'argumentation : il est incontestable que les marxistes sont autrefois tombés dans ce piège, surtout quand ils rivalisaient entre eux. Ici, le relatif apaisement du verbe ne va pas de pair avec l'abandon des raccourcis.

Claude Meillassoux poursuit avec Françoise Héritier le combat qu'il avait commencé avec Claude Lévi-Strauss : une critique de la pensée bourgeoise dont le structuralisme serait, dans le domaine de la parenté, un prolongement ou une variante. La théorie de l'inceste résulterait au mieux d'une « étourderie » (p. 417) : méchanceté trop mignonne pour ne pas faire sourire les victimes avec leur procureur. Mais, plus sérieusement, il pioche par-ci, par-là dans les écrits de l'école incriminée ce qui peut s'accorder peu ou prou avec ses soupçons. Et, quand Françoise Héritier dit le contraire de ce que le réquisitoire l'accuse de croire, alors Claude Meillassoux se sert de l'admirable Françoise Héritier, observatrice digne de foi, pour accabler un peu plus l'épouvantable Françoise Héritier, théoricienne. Le lecteur aura l'impression fâcheuse qu'il serait à ce compte-là facile d'échafauder une thèse opposée en faisant, chez la structuraliste, une provision d'autres citations, ou en les cuisinant selon une recette différente.

Si le procédé saute aux yeux, c'est également parce que l'idée défendue est assez inattendue : Françoise Héritier serait imprégnée par une idéologie de la consanguinité qui la contraindrait à concevoir la parenté sous l'égide de la biologie. L'universalité de l'inceste, le primat de la consanguinité, la naturalisation souterraine de la parenté dévoileraient divers aspects d'une même hantise séculaire à laquelle l'accusée, dans le sillage de Claude Lévi-Strauss, donnerait sur le terrain scientifique de nouvelles lettres de noblesse. Contre cette tendance regrettable, Claude Meillassoux soutient donc que « les sociétés de parenté se construisent à partir d'exigences pratiques et matérielles qui s'expriment à travers des systèmes de représentation coutumiers, et non à partir des faits biologiques bruts *qui sont, au contraire, soumis aux premiers* » (pp. 48-49).

Ceux qui ont lu Françoise Héritier avant cette analyse percutante avaient cru comprendre que la dissension avec une problématique marxiste émanait d'abord du rôle des « exigences pratiques et matérielles », des modalités de leur action, ou encore du degré de priorité qu'il conviendrait d'accorder à leur étude. Cependant, le déterminisme biologique qui anime sa pensée, direct ou non, déguisé ou pas, avait certainement échappé à beaucoup d'entre nous ! L'aurions-nous tous mal lue ? Admettons : les confusions secondaires, les rapprochements momentanés et les analogies subsidiaires que le livre de Claude Meillassoux multiplie n'en seraient pas moins horripilants pour quiconque est averti que l'idéologie est justement confortée par une virtuosité dans l'art d'utiliser de telles glissades. D'autant que cet enseignement-là nous est venu du marxisme. En somme, même si la teneur de l'accusation était justifiée, les vices de forme créés par Claude Meillassoux interdiraient ou retarderaient l'inculpation. Il aurait

dû montrer en quoi *sa* pondération des propositions saisies dans le texte de Françoise Héritier est la plus fiable. Et en quoi le « filon » de la consanguinité centralise, ou contrôle, les constructions scientifiques mises sur la sellette.

Plusieurs procès sont mêlés, et des allusions restent en suspens là où il faudrait une clarté complète. Par exemple, l'auteur connaît les observations faites par les éthologistes sur l'évitement de l'acte sexuel « incestueux » chez les Primates, puisqu'il mentionne à la page 59 un article de synthèse sur ce sujet : il aurait donc fallu une argumentation sur l'écart entre, d'une part, l'évitement des relations sexuelles entre procréateurs et procréés dans la totalité de notre ordre zoologique et, d'autre part, la prohibition institutionnelle de l'inceste dont Claude Meillassoux conteste l'universalité dans les sociétés humaines. Dans l'hypothèse où il existerait un rapport quelconque entre les deux phénomènes (ce qui n'est pas a priori absurde), sa position ne peut qu'être gravement affaiblie par le silence à ce sujet.

En outre, une conviction obsessionnelle ne suffit pas à forger le système de représentations caractérisant une idéologie : que le prisme de la consanguinité soit un mauvais truchement pour comprendre la parenté constituerait un problème ; que cet impair corresponde à un rouage idéologique en signalerait un deuxième ; et que le mécanisme constitue un outil chéri de la bourgeoisie en annoncerait un troisième. Dans une circularité à la fois étonnante et classique, l'auteur rejette l'installation de la consanguinité au centre de la parenté, explique l'émergence dans les sociétés de classes de l'idéologie qui s'y réfère, et, par extension, dans les théories scientifiques au service de la classe dominante. C'est exactement ce que Karl Popper nommait un « cadre de référence fermé » (soit dit sans entériner la généralisation du reproche au marxisme tout entier).

Dans ces conditions, il est compréhensible que l'ouvrage ne se contente pas d'une attaque frontale des principes adverses : il se doit de corriger l'erreur incriminée moyennant une sociologie comparative qui nous conduit progressivement de la « société d'adhésion » (surtout représentée ici par les Inuit) à la royauté dynastique, dont la forme achevée est illustrée par les « Inka ». Entre les deux, le niveau intermédiaire des communautés domestiques (liées à l'agriculture d'auto-subsistance) dont le système parental est désigné comme « adelphique » (insistance sur le rôle des aînés...). Évolutionnisme ? Peut-être, mais évolutionnisme bien tempéré, puisqu'il s'agit de mettre en relief des contrastes instructifs. Chez les Inuit, le « préjugé consanguin » des anthropologues se serait opposé à une juste perception contestant la notion même de parenté : une partie essentielle de l'information est puisée chez Bernard Saladin d'Anglure. Quant aux Inca, bien sûr, ils sous-tendent la thèse centrale : « la consanguinité est née de la volonté égoïste de polémarques qui, ayant gagné sur leurs pareils une position dominante par leurs actes de guerre, cherchent à perpétuer leur pouvoir en écartant de celui-ci tous ceux sur lesquels ils n'exercent pas une domination de type personnel » (p. 415).

Gageons que ceux qui se sont indignés haut et fort contre *Femmes, greniers et capitaux* en 1975, ne verront dans ces pages aucune raison de reconsidérer leur opinion : les accusations de pensée mécaniste, d'utilitarisme, d'économisme sont

à prévoir. Du moins si, comme il faut le craindre, un silence unanime et glacial ne s'avère aujourd'hui une tactique plus « payante ». Car Claude Meillassoux leur en donne pratiquement le droit en retombant dans la tradition des lapidations lapidaires : « Je tiens donc la consanguinité pour l'un de ces "universaux" qui corrompent la pensée, et pour le fondement insidieux de toutes les thèses présidant à l'exclusion » (p. 418). Et de citer aussitôt le nationalisme, l'ethnisme et le racisme, avant de rappeler que cette aberration méthodologique est « générée, bien sûr, par l'idéologie dominante » (*ibid.*). C'est bien lui qui détermine ainsi la priorité de la critique épistémologique du projet sur l'examen des propositions strictement ethnologiques et qui force la présente critique à restreindre la place dévolue à celles-ci.

Intellectuellement parlant, le pire irrespect est celui qui flotte sur des sous-entendus, ou roule sur des points de suspension. Alors éclairons froidement une pénombre inquiétante : Claude Lévi-Strauss et Françoise Héritier sont-ils des messagers de l'idéologie dominante ? La question est trop bien préparée dans l'introduction pour ne pas figurer entre les lignes dans la conclusion. On pourrait d'ailleurs affirmer une telle appartenance sans qu'une indignité s'ensuive, le problème étant alors seulement de savoir si l'idéologie dominante mérite un tel honneur. Néanmoins, si c'est le cas, évitons d'arrêter la réflexion après avoir installé – tacitement, mais implacablement – ces deux chercheurs (et quelques autres, autour d'eux) à côté du nationalisme, de l'ethnisme et du racisme. L'idéologie dominante a plusieurs cordes à son arc, mais celles-ci n'échangent ni leurs flèches ni leurs cibles. Ou bien les deux professeurs du Collège de France auraient-ils eux-mêmes à démontrer leur innocence devant la contiguïté ainsi suggérée ?

Un retour de la fougue polémique est assurément le bienvenu dans la torpeur ambiante, pour peu que l'on se prévienne de semblables dérapages. C'est indissociablement un problème de responsabilité et d'efficacité. Ainsi, en tant que résurgence du « darwinisme social », la sociobiologie est beaucoup plus vraisemblablement (ou plus directement) imputable à l'idéologie dominante que le structuralisme, et l'on a bien vu dans les années 1980 comment le mélange de sa disqualification politique et de sa contestation scientifique a affaibli la seconde au point d'annuler totalement la première. L'idéologie dominante dans notre société est un phénomène énorme, polymorphe et kaléidoscopique, plein d'avatars qui croisent des variantes : tout sauf un tiroir avec une grosse étiquette où ranger Edward O. Wilson à côté de Claude Lévi-Strauss, et Luca Cavalli-Sforza à côté de Françoise Héritier. Voire un nationaliste à côté d'un structuraliste. Plus la domination d'une idéologie est confortablement installée et moins cette vision est disposée à se singulariser dans les initiatives perturbatrices de prophètes trop doués : si d'aventure elle a besoin de porte-parole, elle ne désignera sûrement pas des individualités et des inspirations originales. Individualiser le mal historique afin de l'exorciser ravive le souvenir parallèle de sinistres personnalisations du bien collectif. Une idéologie dominante n'a pas de visage, pas même de masque : c'est un masque placé devant un être impersonnel.

On l'a suggéré plus haut : en négligeant dans ses premiers chapitres la distinction entre un préjugé, une orientation, une représentation et un système complet, Claude Meillassoux s'expose au risque de rejoindre lui-même le redoutable tiroir où il a voulu jeter les structuralistes. Mais il n'est pas du tout certain d'y rencontrer Françoise Héritier, quand bien même les engagements personnels de celle-ci contre des dangers concrets du biologisme moderne ne viendraient pas rappeler aux matérialistes que la recherche a une dimension pratique : l'absence d'un investissement sur ce plan n'a pas toujours l'importance qu'on lui a donnée, mais sa présence a un sens qui ne saurait être oublié. Le marxisme aura sans doute moins de mal qu'on ne le croit à reconquérir une place éminente dans les sciences sociales s'il met à profit son actuelle traversée du désert pour assimiler une règle majeure de la discussion scientifique : ne jamais (plus) être jauge et parti en introduisant une spéculation sur les motivations dans l'évaluation des arguments. Veillons à ce que la dialectique ne retombe pas dans son vieux brouet : les raisons individuelles n'épousent des finalités collectives et les finalités individuelles ne revendiquent des raisons collectives que dans certains cas identifiables.

Il aurait mieux valu sans doute décortiquer un peu moins les cas et chercher des variations secondaires : non pas dans les sociétés égalitaires où les Inuit suffisaient à fournir l'illustration d'une société où l'existence de la parenté peut être contestée, mais bien dans des groupes très inégalitaires. Souvenons-nous en effet de la réflexion de Claude Lévi-Strauss sur la parenté à maisons des Kwakiutl et de son rapprochement avec les maisons médiévales européennes³. Le dernier grand « polémarque » du marxisme aurait trouvé là chez son éminent adversaire de quoi alimenter sa thèse, quitte à devoir moduler un peu l'image caricaturale de l'antithèse. Son désir d'impliquer les têtes d'affiche du structuralisme a fini par devenir sa muselière et l'a écarté des énigmes qui étaient à la portée de sa compétence matérialiste, historique et sociologique. Une idéologie dominante infère-t-elle une idéologie de la domination et, si oui, une théorie de la consanguinité s'y révèle-t-elle inéluctable ? Les Inca doivent sur ce plan être comparés aux Aztèques, aux Tahitiens, aux Japonais, et à bien d'autres aristocraties, afin de situer le degré de fiabilité de la notion de consanguinité une fois que le concept de parenté a implosé. Ensuite, c'est la domination elle-même dont l'ethnologie doit interroger la fermeté. Rien d'étonnant : ces termes désignent des rapports qui sont à la fois pensés et pratiqués, représentés et animés. En principe, le marxisme jouit d'un monopole de pertinence dans l'art de pratiquer la comparaison sans retrancher le signe de l'acte, ni le geste de la parole. Dans sa hâte d'en découdre avec une position qui n'est qu'institutionnellement en concurrence avec la sienne, Claude Meillassoux a en ce sens renoncé à l'efficacité d'un talent qui lui revenait... « naturellement ».

Heureusement, le commentaire ne s'arrête pas sur ce morne constat, puisqu'une déconcertante ironie du sort a confirmé avec éclat la validité du débat pressenti par la parution simultanée d'un livre signé par un structuraliste de la

3. Claude Lévi-Strauss, *La Voie des masques*, Paris, Plon, 1979.

meilleure eau : Emmanuel Désveaux qui, dans *Quadratura americana*, s'inquiète lui aussi du recours insistant à la notion de consanguinité dans les études de parenté⁴. Évasion miraculeuse hors du giron de l'idéologie dominante ? Peut-être, encore que, sans vouloir désespérer d'une future adhésion, l'infléchissement en direction du matérialisme historique y manque pour le moment de netteté : dans cet essai, « néanmoins » pénétrant et à bien des égards hors norme, Emmanuel Désveaux confronte le structuralisme initial, fondé sur la parenté, à un structuralisme second, ultérieurement associé au mythe, et cela sur l'ensemble des Amériques (Inuit et Inca compris, par conséquent). Lui aussi s'interroge, à propos des conceptions marquantes de la parenté, sur l'influence exercée par le sens commun de la « culture d'origine » (c'est-à-dire, en quelque sorte, une « idéologie dominante »). Sa réflexion le conduit à y contester un autre type de partage caché : des sociétés européennes et arabes persuadées que la consanguinité forge une identité commune, et d'autres pour lesquelles la communauté exprime irréductiblement la culture.

Étrange retournement : voilà Claude Meillassoux « remis en selle » par l'intervention d'un auteur habituellement estampillé comme « hyper-structuraliste ». C'est-à-dire également un autre chercheur notoirement fidèle à sa voie, car le structuralisme a aussi connu de nombreuses défections et les chercheurs qui souhaitent le voir persister en tant que tradition intellectuelle sont infiniment plus nombreux que ceux qui continuent à y défendre une méthode. Emmanuel Désveaux et Claude Meillassoux ne butent pas sur les mêmes accroc, ne voient pas les mêmes abus, ne bâtissent pas les mêmes interprétations, loin s'en faut. Pourtant, les convergences de leurs exercices de réfutation sont flagrantes. Pour peu que Claude Meillassoux daigne rompre avec le petit jeu qui consiste à défier les généraux de la pensée olympienne de manière à revêtir l'armure d'un héros rebelle, tout est prêt pour un authentique et magnifique tournoi : comme au temps où l'on n'était pas ridicule en soutenant les ambitions de la science et où les désaccords étaient porteurs d'un espoir de victoire. Françoise Héritier n'est pas du genre à bouder ces perspectives, surtout quand elles confirment que bien des questions cruciales de l'anthropologie demeurent « collées » à la parenté.

Gardons-nous de prédire un déroulement ou de parier sur notre capacité à secouer un peu les langueurs nostalgiques de la profession, mais subodorons un peu des enjeux. Ils dépassent largement ceux qui ont été soulignés jusqu'ici. Françoise Héritier est entre deux feux : une contestation du manque de sociologie dans sa problématique (Meillassoux) et une mise en garde symétrique contre un excès de sociologie (Désveaux). Sauf que la définition de la sociologie change d'un pôle à l'autre. Trois interprétations de la consanguinité, trois présentations de son contexte historique et trois épistémologies associées font entrevoir trois façons de penser la nature du rapport entre psychologie et sociologie, ce qui pourrait (enfin) briser l'immobilité du duel entre un marxisme sociologique et

4. Emmanuel Désveaux, *Quadratura americana : essai d'anthropologie lévi-straussienne*, Genève, Georg Éditeur, 2001 ; cf. aussi Lucien Scubla, « La consanguinité, horizon indépassable de la raison parentaire ? », *L'Homme*, 2002, 164 : 105-124.

un structuralisme psychologique. Une de leurs rares solidarités reconnues était une vigilance commune devant les impudences du biologisme : n'était-ce qu'une façade ? La question vaut d'être posée à l'heure où, par l'entremise des réseaux du cognitivisme et de la terrifiante *evolutionary psychology*, une part difficile à évaluer de l'anthropologie française semble redevenir perméable aux attraits d'un « darwinisme social » faussement adouci. Les rapports entre la reproduction d'un groupe social et celle d'une population biologique demeurent une friche de l'analyse anthropologique : le réductionnisme fait mine d'y découvrir inopinément des trésors inconnus et l'antiréductionnisme fuit cet espace trop périlleux. Dans les deux cas, le travail scientifique est contourné. À ce stade, d'autres participations sont à attendre dans cette discussion potentielle, avec la création d'un autre front et, peut-être, d'autres dualités commodes à faire voler en éclats.

Difficile de ne pas répéter ici la lumineuse formule de Jean-Luc Jamard, selon laquelle marxisme et structuralisme sont deux paradigmes « dépassés, bien que par aucun autre »⁵. Et si ces deux colosses se revivifiaient grâce à un dialogue non point apaisé mais assaini ? S'ils réalisaient eux-mêmes le dépassement attendu ? Un injuste désastre frapperait les efforts prodigués au cours des deux dernières décennies par des déconstructions filandreuses dont la quête se résume à une transmutation de la résignation absolue en échappatoires relatives. Tant pis : on ne fait pas éclore des œufs sans renoncer à quelques omelettes.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : consanguinité/*consanguinity* – idéologie/*ideology* – parenté/*kinship* – structuralisme/*structuralism* – marxisme/*marxism*.

5. Jean-Luc Jamard, « Parménide, Héraclite et l'anthropologie française : 2^e partie », *Gradhiva*, 1989, 7 : 71.